

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M 542
Canadian

LE MENESTREL



PARTIE LITTERAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 15 AOUT, 1844.

No. 9.

SOMMAIRE :—MA PROVENCE, (*Poésie*);
INES DE TOLEDE, (*Suite*); SOUVENIRS DE
VIENNE; KICK ET KOCK.

Poesie.

MA PROVENCE.

Avez-vous, avez-vous aux rives provençales,
Respiré dans le vent l'odeur des flots marins ?
Avez-vous, quand du ciel les gouttes malinales
Pleuvent avec le jour sur les fleurs virginales,
Respiré la lavande et les doux romarins ?
Avez-vous vu des pins au murmure sauvage
La cime scintillante ondoyer à longs flots,
Et, tranquilles, oui ces vagues de fouillage
Qui n'ont jamais brisé de barques au rivage,
Ni balloté sanglants de pauvres matelots ?
Avez-vous quand renaît l'automne nuageuse,
Vagabond tout le jour dans la vigne et les bois,
Au passage frappé la grive voyageuse,
Et surpris, enlaçant la jeune vendangeuse,
Un baiser sur sa bouche et la grappe en ses doigts ?
Vos yeux ont-ils joui de la lumière molle
Où nagent les coteaux et les monts du midi ?
Avez-vous contemplé ce ciel doux qui console,
Et ces mers que jamais tempête ne désole,
Dormantes qu'elles sont sur le sable attiédi ?
Est-ce là, dites-moi, que votre adolescence,
Sereine comme l'aube éclose dans l'azur,
Des premières amours a goûté l'innocence,
Et ces limpides flots de fraîche jouissance
Que nous verse dans l'âme un amour encor par ?

Là, vouée à vous seul, une amie amoureuse
Vous fait-elle jouir comme on jouit au ciel ?
Sentez-vous votre vie y couler savoureuse,
Comme celle qu'aux champs cueille l'abeille heureuse
Qui se nourrit de thym, de rosée et de miel ?

Laissez alors, laissez à la reconnaissance
Pour un pays si doux ses rêves et ses vers :
Et ne vous moquez plus si toujours je commence
Mes hymnes et mes chants par chanter ma Provence,
Ma Provence !
Ses femmes, ses parfums, son soleil et ses mers !

POLYDORE BOUNIN.

INES DE TOLEDE.

III.

LE POT DE FER ET LE POT DE TERRE.

(Suite.)

Deux heures s'écoulèrent ainsi dans ces vaines ébauches. Feliciano n'était pas dans une disposition d'esprit assez calme. Les lettres d'amour les plus délirantes ont dû être écrites par des personnes en état de parfaite indifférence. Les idées bouillonnaient avec trop de tumulte dans sa tête brûlante et n'en sortaient qu'avec désordre et incohérence. Fatigué enfin des longs efforts d'imaginative qu'il venait de faire inutilement, il allait briser sa plume et renoncer à son beau projet épistolaire lorsque ses yeux se portèrent par hasard sur le brouillon de lettre dans lequel Alberoni avait enveloppé ses pièces d'or avant de les lui donner. Feliciano le prit machinalement, le lut,

y découvrit une charmante déclaration en vers sous forme de madrigal. Le hasard ne pouvait mieux venir en aide à l'inspiration défaillante ; c'était bien là ce que Féliciano eût dit lui-même en humble prose ; c'étaient bien là ses pensées habituelles ; c'étaient bien ses propres sentiments. D'où lui venait ce brouillon ? A qui était adressé ce madrigal ? comment le cardinal le possédait-il ? Rien ne pouvait l'éclairer sur tous ces points. Mais qu'importait ! Qu'importe la source du trésor que l'on trouve ? d'ailleurs une devise "*Amore con misterio*" parfaitement appropriée à la situation. Féliciano résolut donc de s'en servir ; il le copia textuellement et descendit ensuite chez ses hôtes, qu'il trouva encore tout stupéfaits de sa brusque sortie et de son air triomphant.

—Rien n'est désespéré ! s'écria-t-il en leur montrant le papier qu'il avait plié en forme de lettre.

—Quoi ! c'est avec un chiffon de papier que vous espérez faire que ce qui n'est pas encore ne sera pas, dit Domingo ? Ah ça, mon jeune ami, vous perdez, je crois, le peu de cervelle qui vous restait.

—Non, non, mais je saurai empêcher le mariage de dona Inès !

—Y songez-vous, mon Bembolino ? dit à son tour la senora Carmina. Ne voyez-vous pas que pour lutter avec avantage contre le marquis de Los Herreros, premier chambellan du roi et chevalier de la Clé-d'Or, il faudrait être au moins aussi grand seigneur que lui ?

—Quant à cela, reprit gaiement Domingo, on se fait assez facilement grand seigneur de nos jours, où il est plus difficile de devenir simple commis que premier ministre.

—Oui, mais vous savez que c'est mercredi prochain que doit avoir lieu le mariage ; répliqua Carmina. Or, on ne se fait ni ministre ni commis en trois jours !

—Dieu a créé le monde en sept jours, et c'était une œuvre bien autrement difficile que celle de renverser un rival, ajouta en souriant le vinaterio.

—Mais Dieu était Dieu et Féliciano n'est qu'un bachelier, ce qui est un peu moins que rien. Vous vous amusez, senor Domingo ; cela n'est pas bien. Vous devriez avoir pitié de votre ami. Voyez dans quel état le jettent vos perfides encouragements !

En effet, le pauvre jeune homme, la tête

basse et les mains pendantes, regardait fixement le parquet, comme si quelque objet que lui seul pouvait voir eût attiré son attention.

—Allons, allons, mon enfant, reprenez courage, dit la digne hôtesse en ramassant sa lettre qu'il avait laissé tomber à ses pieds ; il ne sera pas dit que tout le monde vous aura abandonné.

—Vous êtes bonne, vous, senora, murmura le bachelier. Je vous remercie de votre affection.

—Vous me remercierez plus tard. Pour le moment, songeons à vos intérêts. Voyons, là, sérieusement, vous ne sauriez penser ni à épouser dona Inès ni à empêcher son mariage. Dans l'un ou l'autre cas, ce serait une folie.

—Vous croyez ? répondit naïvement le jeune homme en poussant un profond soupir.

—Tenez, voyez comme Domingo hausse les épaules à cette seule idée.

Eh bien ! je me tuerai s'il en est ainsi ! s'écria Féliciano avec désespoir, car je ne saurais vivre sans elle ; car, voyez-vous, senora, je crois être certain, je vous le répète, de ne pas lui être indifférent.

Le désespoir du pauvre jeune homme était si sincère et son espérance d'être aimé paraissait être si bien fondée que la senora Carmina en fut touchée et changea aussitôt de langage.

—Eh bien ! confiez-moi cette lettre.

—Qu'en voulez-vous faire ? dit Féliciano, qui l'avait reprise.

—Donnez-la-moi : dans une heure elle aura passé de mes mains dans celles de la jeune dame. Ma foi ! on a vu des aventures plus extraordinaires. Tenez, par exemple, moi qui vous parle, je serais princesse peut-être aujourd'hui si je n'avais préféré ce mauvais garnement que j'ai fait la sottise de prendre pour mari.

En parlant ainsi, l'excellente femme embrassait Domingo, se couvrait à la hâte de sa plus belle *manta* d'étamine, puis elle sortit et prit le chemin du *Buen-Reliro*.

Moins d'une heure après, elle était de retour, le front rayonnant. Sa mission avait réussi. Dona Inès, sur le compte de laquelle elle ne cessait de s'extasier, avait d'abord reçu avec hésitation la galante missive, puis elle avait tres-sailli en y jetant les yeux, l'avait lue et relue, avec une attention singulière, et après avoir réfléchi un instant, avait, pour toute réponse, engagé l'hôtesse à prier celui qui l'avait écrite de

venir sur-le-champ la trouver, ayant d'importantes questions à lui faire. Bref, comme il fallait agir prudemment, il avait été convenu qu'il entrerait au palais sous un déguisement.

— Mais lequel ? demanda le bachelier, qui ne se sentait pas de joie et qui cependant tremblait de peur à l'idée de parler à celle qu'il aimait.

— Ne vous ai-je pas dit que Domingo devait fournir les vins pour la noce ? Eh bien, comme il est connu au palais et qu'il y a ses libres entrées, ni plus ni moins qu'un hidalgo de première classe, vous allez, mon Bembolino, vous affubler d'un de ses costumes, et il vous accompagnera. Vous serez son aide vinaterio. Cela ne vous conviendrait-il pas ?

Pour toute réponse, Feliciano couvrit de baisers la main de sa digne messagère. Cinq minutes après il sortait de la fonda équipé des pieds à la tête en vinaterio et accompagné de Domingo, dont le scepticisme était singulièrement ébranlé par cette aventure.

IV.

L'ENTREVUE.

Dona Inès était d'une famille illustre. Son père, don Juan Mancera de Tolède, avait été ambassadeur à Venise et en Allemagne, puis vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et enfin, à son retour, majordome-major de la reine-mère et conseiller d'état. Savant, spirituel et le plus honnête homme qui fût alors en Espagne, au témoignage de tous ses contemporains, il ne négligea rien pour rendre sa fille digne du grand nom qu'elle portait. C'était son unique enfant et il voulait qu'elle fût l'orgueil et la joie de ses vieux jours. Brisé par l'âge et par les fatigues, don Juan Mancera mourut au moment même où il allait recueillir le fruit de ses soins et de ses leçons.

A cette époque, dona Inès avait environ douze ans. Elle était déjà fort jolie et douée surtout de cette grâce charmante qui devait, quelques années plus tard, faire d'elle une des plus séduisantes personnes de Madrid. Confiée par la volonté dernière de son père à la princesse des Ursins, la plus vieille amie de don Mancera, elle quitta le palais de sa famille pour aller habiter un appartement que Mme de

Bracciano, encore à l'apogée de sa faveur, lui avait fait réserver à l'Escorial.

Le jour où vint la disgrâce de sa tutrice, elle voulut la suivre en exil ; mais celle-ci s'y opposa formellement. Dona Inès allait être attachée à la nouvelle reine, Elizabeth de Parme, et Mme des Ursins tenait à ce qu'elle ne renoncât pas au brillant avenir qui lui était réservé. Et puis, dans les dispositions hostiles où l'avait jeté sa chute, elle était bien aise d'avoir à la cour un correspondant fidèle et d'autant plus dévoué qu'il croirait, tout en servant les projets de la princesse, ne rien faire qui fût contraire à ses devoirs.

Dona Inès connaissait Feliciano depuis quatre ans. Un événement tout à la fois tragique et bizarre les avait mis en rapport. Il y avait dix-huit mois que le futur ami de Domingo habitait Salamanque, lorsqu'il apprit l'arrivée prochaine en cette ville de Mme des Ursins. Désireux comme tant d'autres de voir cette femme célèbre et toute-puissante, et sachant qu'elle devait faire solennellement son entrée par une des portes principales de la ville au-dessus de laquelle on avait élevé un arc de triomphe magnifique, Feliciano se rendit à sa rencontre avec ses amis. Au moment où il arriva, un affreux tumulte régnait dans la foule. Détachée par le vent ou par le choc des curieux, une planche venait de tomber du haut de l'échafaudage sur le groupe même au milieu duquel se trouvait la princesse, et avait atteint une mule à la tête. La personne qui montait cette mule, jeune femme alerte et pleine de sang-froid, paraissait fort bonne écuyère, mais son indocile monture était effrayée et se cabrait de façon à désarçonner le plus intrépide cavalier. Nul doute qu'elle ne se débarrassât de son léger fardeau, qui, une fois à terre pouvait être affreusement foulé sous les pieds.

Mais, à l'instant même, un jeune universitaire s'élança, fend les masses, puis de ses deux mains, plus courageuses que fortes, se cramponnant à la bride, il force la mule à baisser la tête et à cesser de bondir. Dona Inès, car c'était elle qui se trouvait en danger, remercia vivement l'écolier et lui demanda ce qu'elle pouvait faire pour lui témoigner sa reconnaissance. Feliciano était pauvre, mais il était fier aussi, et il ne répondit rien d'abord à cette question. Il n'avait pu voir dona Inès sans éprouver une vive émotion ; lorsqu'il se fut un peu rassuré, il ne demanda qu'une simple grenadine de Va-

lence qu'elle tenait en guise de bouquet à la main. Dona Inès accéda en hésitant à ce désir; puis, comme sa tutrice, la princesse des Ursins, s'était remise en marche, elle fit à Feliciano un gracieux salut et s'éloigna au petit pas.

Feliciano avait conservé un bien doux souvenir de cette aventure. Il n'eut plus qu'un seul désir, ce fut de revoir la jeune et charmante étrangère, et ce fut dans ce but qu'il vint à Madrid.

Dona Inès, de son côté, avait gardé la mémoire du jeune universitaire qui l'avait si courageusement secourue et si galamment remerciée. Sachant l'humble condition de Feliciano et n'imaginant pas qu'il pût jamais prétendre à sa main, non parce qu'elle y mettrait elle-même obstacle, mais parce que sa tutrice était trop altière pour tolérer jamais ce qu'elle eût appelé une monstrueuse mésalliance, elle ne s'avoua pas d'abord le sentiment qu'elle éprouvait et se persuada que c'était un simple effet de la reconnaissance qu'elle lui devait. Ce fut donc avec plaisir et sans défiance qu'elle remarqua chaque jour sa présence devant les portes du palais. Son amour ne se révéla que lorsqu'on lui fit part du projet qui devait l'unir au marquis de Los Herreros, un des plus grands seigneurs de la cour. Ce projet lui déplut. Non seulement elle aimait Feliciano, mais encore elle détestait le marquis. Dès lors, elle ne songea plus qu'au moyen d'empêcher ce mariage, et elle jura, ne pouvant épouser Feliciano, du moins de n'épouser jamais le marquis.

Ce parti pris, il restait à le mettre à exécution, et là était le difficile. Des engagements avaient été contractés, et de hautes considérations de famille plaidaient en faveur de Los Herreros. Comment résister à de si puissants motifs? Elle avait beau chercher un conseil et un appui autour d'elle: il n'y avait que des indifférents ou des gens intéressés à sa perte, c'est-à-dire, à ce que son union eût lieu.

Ce fut dans ces dispositions que la senora Carmina la trouva en se présentant devant elle. Nous connaissons le résultat de cette entrevue.

Dona Inès occupait au palais une petite tourelle composée de plusieurs pièces dont elle disposait librement et qu'elle avait fait meubler à son goût. De riches étoffes de Hongrie et de Flandre et des meubles de Boule venus exprès pour elle de Paris étaient partout leurs

dessins éclatants et leur élégance. Plusieurs toiles des plus remarquables, celles-ci de Coëlo, l'imitateur de Paul Véronèse; celles-là du Titien espagnol, Coréno, ornaient les panneaux de l'appartement. Un statuaire alors en grand renom, le Pradier de Madrid, Alvarès, avait aussi contribué à l'enrichir. Rien, en un mot, n'avait été négligé pour en faire un délicieux séjour.

Son service près de la reine ne devant plus l'appeler qu'à l'heure du coucher, à minuit environ, lui laissait encore une liberté de deux heures. Dona Inès éloigna sous différents prétextes ses caméristes; elle n'en retint qu'une seule auprès d'elle et attendit ainsi le bachelier.

Il ne tarda pas à paraître. Grâce au déguisement imaginé par l'hôtesse, il était entré sans difficultés. Personne n'avait songé à s'informer de ce qu'il venait faire au palais. Il trouva dona Inès dans une des pièces dont nous venons de parler. Comme elle ne s'était pas aperçue tout d'abord de sa présence, il put pendant un instant l'examiner à son aise. Jamais plus adorable créature ne s'était offerte à ses regards.

Dona Inès avait les yeux noirs, les lèvres de corail et les dents de perle d'une Aragonaise. Petite, mais d'une taille élégante, elle avait dans toute sa personne cette grâce qui charme invinciblement. On la citait comme la plus agréable jeune femme de la cour, et c'était justement. Greuse et Lawrence n'ont jamais rien imaginé de plus ravissant. Quoiqu'elle eût alors dix-huit ans, on ne lui en eût pas donné plus de quinze, tant il y avait encore d'adolescence dans ses paroles et ses moindres gestes. Elisabeth de Parme, pétulante, audacieuse, spirituelle, retrouvant en elle son vivant portrait, l'affectionnait particulièrement.

En ce moment dona Inès était vêtue d'une sorte de peignoir rose et blanc à grandes manches, d'une coquette simplicité. De petites mules brodées en or et en soie, et apportées de Maroc par un juif, chaussaient ses pieds d'une petitesse extrême. Obéissant à la mode du temps, elle avait caché ses beaux cheveux noirs sous une perruque poudrée à la maréchale, ce qui du reste donnait à sa physionomie, déjà si piquante, quelque chose de plus mûr encore. On l'eût prise ainsi pour l'une des plus agréables beautés de la régence. Assise sur une ottomane de cachemire blanc à

franges d'or, elle semblait rêver. L'un de ses bras pendait nonchalamment jusqu'à terre ; l'autre était posé sous sa tête, à laquelle il servait ainsi d'oreiller.

Il y avait quelques minutes que Feliciano attendait qu'elle voulût bien le remarquer. Au comble du bonheur, il n'osait troubler ses rêveries, quand tout à coup, se levant avec brusquerie, dona Inès courut à une lampe en bronze d'Arcano, qui éclairait la pièce d'un jour mystérieux, prit une lettre (celle du bachelier) sur une console en marbre des Aldules, la lut et la froissa dans ses mains, en murmurant d'un ton décidé :

—L'insolent ! si mon soupçon est vrai, je le démasquerai !

À qui s'adressaient ces menaces, et quelle en était la cause ? Cela exige quelques mots d'explication.

Lorsque la senora Carmina eut remis à Inès la lettre de Feliciano, la jeune fille en la lisant crut se souvenir d'avoir déjà lu quelque chose de semblable ailleurs. Mais dans quel lieu ? A force de chercher dans sa mémoire, elle se rappela enfin que c'était chez la reine. Si le lecteur veut bien aussi se rapporter à cet endroit de notre récit où Albéroni envoyait Laura porter le poétique aveu de son amour à la reine, il se rappellera également que celle-ci, après s'en être amusée, jeta dédaigneusement la lettre madrigalesque sur sa toilette, et qu'ayant laissé Dona Inès seule pendant qu'elle se rendait chez le roi, la jeune dame d'atours en avait pris connaissance, sans cependant se douter, la signature manquant, qu'elle pût venir du premier ministre.

Il parut évident pour Inès que la même personne avait dû dicter les deux lettres, celle qu'elle venait de recevoir et celle qu'avait reçue la reine. Qui sait ! peut-être en avait-on fait une sorte de galante circulaire adressée à toutes les dames de la cour. Attribuant nécessairement à Feliciano cette insolente propagation du même madrigal, et furieuse d'avoir été si longtemps dupe des semblants d'amour d'un simple bachelier, elle résolut de se venger. Sa première idée fut d'opposer le mépris à l'outrage et de se laisser marier au marquis ; sa seconde fut de s'assurer plus complètement par elle-même de la fourberie du coupable ; de voir jusqu'où il oserait pousser l'impudence. Après quoi, elle le ferait chasser du palais sans ménagements, sans égard, car enfin n'au-

rait-il pas, par cette indigne conduite, effacé jusqu'au dernier souvenir du service qu'il lui avait rendu à Salamanque ?

Cependant, en prononçant ces mots : Je le démasquerai ! dona Inès s'était retournée. Apercevant alors un jeune homme qui, vêtu comme le sont les vinaterios, la contemplait en silence, son large feutre à la main, et ne se souvenant plus qu'elle avait recommandé à l'hôtesse de faire déguiser Feliciano, elle l'interpella brusquement. Elle le prenait pour un homme de peine du palais et ne concevait pas qu'il eût osé pénétrer jusqu'à elle. Mais bientôt ayant reconnu le bachelier :

—Ah ! c'est vous, señor, lui dit-elle d'un ton bref et dédaigneux ; approchez !

Cet accueil différait singulièrement de celui qu'avait espéré Feliciano. Il en fut tout déconcerté et n'osa faire un pas. La surprise le clouait à sa place.

—C'est vous qui m'avez écrit cette lettre ? reprit la jeune femme en la lui montrant.

Craignant que ce ne fût là la suite du mécontentement d'Inès, et cependant ne s'en rendant pas compte, d'après ce que lui avait dit son hôtesse et d'après l'entrevue qu'on lui avait accordée, Feliciano n'osa répondre. Dona Inès réitéra sa question.

Il fallait décider.

—Oui, señorita, dit-il en baissant les yeux.

—C'est à moi à qui vous l'avez destinée ?

—Oui, señorita.

—A moi... seule ?

—A vous seule.

—L'imposteur ! murmura en trépignant des pieds la jeune femme. Quel calme ! quel aplomb !

Et elle poursuivit en se contraignant le plus possible :

—Avant de venir, comme vous le fésiez tous les jours, me saluer à ma sortie du Buen-Retiro, ne connaissiez-vous personne à la cour ?

—Personne, señorita.

—Aucune dame ?

—Aucune.

—Pas même la reine, notre gracieuse souveraine ?

—Pas même la reine.

Il y eut un silence. Dona Inès regarda fixement le bachelier. Elle semblait se demander si elle n'était pas le jouet d'un rêve ; si ce jeune homme qui avait l'air si candide et

—si franc pouvait avoir tant de fourberie dans l'âme. Elle eût fini par douter de sa mémoire ; mais le moyen de ne pas se rappeler le soir de ce qu'elle avait lu le matin ! Vou-
lant pousser jusqu'au bout la recherche de la vérité, elle reprit avec un peu plus de dou-
ceur :

—Votre lettre avait sans doute un but ?

—Senorita, son contenu a dû vous l'exprimer mieux que je ne pourrais le faire de vive voix.

—Croyez-vous donc que je l'aie lue avec plus d'attention qu'elle n'en mérite ?

Féliciano n'osa répliquer : le ton dédaigneux d'Inès lui glaçait le cœur.

—Eh bien ! reprit la pupille de Mme des Ursins, vous n'avez rien à répondre ? Pourquoi trembler ainsi ? Qui vous trouble à ce point ? Qui vous fait peur ? Voyons, parlez : je vous écoute.

—Hé bien ! senorita, vous allez, dit-on, vous marier, balbutia le pauvre bachelier en faisant un violent effort.

—C'est vrai. Après ?

—Vous allez épouser le marquis de Los Her-
reros ?

—C'est encore vrai. Où voulez-vous en venir.

—Ah ! il est bien heureux, lui ! s'écria Féliciano en poussant un profond soupir.

—Et qu'a de commun, je vous prie, mon mariage avec votre singulière épître ?

—Ce qu'il a de commun !... Ah ! senorita, vous n'avez donc pas songé qu'il pouvait y avoir quelqu'un au monde dont votre mariage briserait l'âme ? dit le pauvre bachelier en se sentant venir des larmes plein les yeux.

La jeune femme, émue malgré elle, le regarda de nouveau. Un secret instinct lui révélait que Féliciano pouvait bien n'être pas aussi coupable qu'elle l'avait pensé d'abord. Et cependant toutes les apparences étaient contre lui, tout l'accusait, tout le condamnait. Il y avait donc dans tout ceci un mystère qu'il fallait pénétrer. Comprenant qu'elle n'y parviendrait qu'en cessant d'effrayer sa timidité elle lui dit en changeant tout à coup de ton et de manières :

—S'il est vrai que la personne dont vous me parlez soit sensible à ce qui me concerne, que ne s'est-elle comportée de façon à ce qu'il en fût autrement ?

—Quoi ! senorita, il se pourrait ? Il y aurait encore quelque remède ? Oh ! par grâce, que faut-il faire ? Parlez, et vous serez obéie !

—Il faudrait d'abord me prouver que je suis trompée par de fausses apparences.

—Je ne vous comprends pas, répondit naïvement le bachelier.

—Vous ne me comprenez pas ? Ecoutez-moi donc et répondez-moi sans le moindre détour. Au point où nous sommes, il serait inutile de jouer sur les mots plus longtemps. Vous m'aimez, ou du moins vous le prétendez, n'est-il pas vrai ?

—Ah ! senorita, de toute mon âme ! Dieu m'en est témoin !

—Vous avez écrit pour moi seule et à moi seule ce que contient cette lettre ?

—A vous seule et pour vous seule.

—Vous persistez à le soutenir.

—Je le jure !

—Prenez garde ! Votre obstination peut vous perdre.

—Je suis sûr de moi. Je ne crains rien.

—Comment se fait-il donc que j'aie vu une lettre absolument semblable à celle-ci, chez une personne... trop haut placée à la cour pour que j'ose me permettre de prononcer son nom ?

Féliciano resta confondu. Il avait copié une lettre dont il n'était pas le premier éditeur. Un autre avant lui s'en était servi. Sans doute elle circulait sur la place. C'était évident. Placé entre l'alternative de passer pour un plagiiaire ou pour un coureur d'aventures, il ne balançait pas sur le choix. Un peu de honte est bientôt passée. Il avoua sincèrement ce qui avait eu lieu, espérant qu'en raison de sa franchise et surtout du motif qui l'avait rendu coupable, on voudrait bien l'excuser. Et en effet, heureuse de le savoir innocent, la jeune femme s'amusa d'abord de son embarras, puis, voulant savoir qui avait osé écrire ainsi à la reine, elle lui dit :

—Et cette lettre, où l'avez-vous prise ? de qui la tenez-vous ?

—Senorita, de M. le cardinal.

—De M. le cardinal ! vous plaisantez !

—Je ne plaisante point, senorita.

—Comment ! c'est lui qui vous l'a remise ?

—Je vous le jure, senorita.

—Et à quel propos son éminence vous a-t-elle fait ce galant cadeau ?

Féliciano raconta en rougissant sa visite à Albéroni. Il n'omit pas le moindre détail,

—Est-il possible ! s'écria dona Inès tout à la fois indignée et joyeuse. Il a osé vous traiter ainsi ! Ah ! pour un ministre de Dieu, voilà qui est peu charitable. Mais, dites-moi, le brouillon de votre lettre, vous l'avez sans doute conservé ?

—Le voici, dit le bachelier en le tirant de sa poche.

—Donnez.

Dona Inès n'eut pas plutôt jeté les yeux dessus qu'elle s'écria.

—Ce n'était donc pas sans raison que je le soupçonnais ! Mes remarques ne m'ont pas trompée ! Oui, c'est bien là son écriture : je la reconnais parfaitement. Ah ! monsieur le cardinal, ajouta-t-elle en se parlant bas à elle-même, vous osez aimer votre reine et le lui déclarer ! Vous appuyez de tout votre crédit mon mariage avec un homme que je déteste et que vous aimez, vous, ou que vous redoutez, ce qui est la même chose. Vous repoussez les sollicitations d'un pauvre jeune homme, sans vous rappeler que vous avez été pauvre aussi, et vous lui laissez de si terribles armes entre les mains ! Quelle accumulation d'imprudences ! Il y aurait là de quoi perdre vingt favoris plus puissants !

Et s'adressant directement à Féliciano :

Gardez ce papier, lui-elle ; gardez-le précieusement, et ne vous en dessaisissez devant aucune menace.

—Je ne comprends pas l'importance qu'il peut avoir.

—Vous ne savez donc pas qui en a tracé le contenu ?

—Comment le saurais-je ?

—Eh bien ! vous le saurez quand il en sera temps.

Féliciano était vivement intrigué. Il eût bien désiré qu'on lui donnât l'explication de l'énigme dont il se trouvait, sans s'en douter, le héros ; mais, n'osant questionner Inès, il prit le parti de la laisser agir à son gré. La jeune fille lui ayant demandé s'il se sentait la résolution d'exécuter ponctuellement ce qu'elle lui dirait de faire :

—Je le promets, répondit-il.

—Quoi qu'il arrive, vous m'obéirez ?

—Je vous obéirai.

—Rappelez-vous qu'il y va de votre fortune, de votre existence, de tout votre avenir.

—Quoi ! même de la rupture de votre mariage avec le marquis !

—Même de la rupture de mon mariage avec le marquis. Et peut-être, ajouta-t-elle à mi-voix, de mon mariage... avec un autre.

—Mon Dieu ! s'écria le pauvre bachelier hors de lui, ne me trompez-vous pas ?

Don Féliciano, dit-elle en appuyant avec intention sur la particule, *don* Féliciano, un beau chemin est ouvert devant vous ; il ne s'agit que d'y marcher d'un pas ferme. Je vous servirai de conseiller.

—Vous ! senorita ?

—Moi.

Puis, lui faisant signe que l'heure s'avancait, elle ajouta en le congédiant avec un sourire affectueux :

—Adieu, Féliciano, à bientôt sans doute. Soyez prudent, soyez discret, soyez résolu. Tout ira bien, je vous en donne l'assurance.

V.

LE COMLOT.

Pour bien comprendre la suite de ce récit, il est indispensable de jeter un coup d'œil en arrière. La première pensée de Mme. des Ursins, en arrivant à Saint-Jean-de-Luz, où seulement elle recouvra sa liberté, à la suite de l'enlèvement étrange qu'un mot mal compris de la jeune reine Elisabeth avait fait exécuter à l'instant même par des courtisans trop empressés, sa première pensée, disons-nous, fut qu'elle était victime d'une machination et qu'un ennemi puissant l'avait odieusement desservie auprès de sa jeune souveraine. On ne chasse pas une personne de sa qualité, de son mérite ; on ne l'oblige pas à faire cent lieues en costume d'apparat, la tête, les épaules, les bras nus, au cœur de l'hiver ; on ne lui fait pas, dans ce galant équipage, courir la poste jour et nuit, en ne lui laissant ni le temps de se remettre ni le temps même de se couvrir du moindre vêtement et cela par un froid rigoureux, sans avoir contre elle de puissants griefs. Or, ces griefs, quels étaient-ils ? La reine lui faisait-elle un crime de s'être présentée devant elle en grande toilette de cérémonie ? Ou bien lui en voulait-elle de la hardiesse avec laquelle, en sa qualité

de camerera-mayor, elle l'avait rappelée aux lois de l'étiquette, si sévères en Espagne ! En ce cas, il eût fallu que le zèle même fût aux yeux d'Elisabeth un titre de proscription.

Quoi qu'il en soit, Mme des Ursins n'était pas femme à demeurer ainsi dans l'incertitude. Il lui tardait de savoir à quoi s'en tenir. Elle écrivit sur-le-champ au roi : Philippe V ne répondit pas. Elle envoya porter ses compliments à la reine douairière, qui résidait à Bayonne : la reine douairière ne voulut pas les recevoir. Irritée de ce qu'elle appelait leur ingratitude, elle se retourna vers ses premiers amis. Elle fit partir son neveu Lanti pour Versailles. Mais Louis XIV et Mme de Maintenon firent la sourde oreille. Elle les avait trop vivement blessés l'un et l'autre en d'autre temps pour qu'ils songeassent à lui être utiles.

Son arrivée à Paris n'obtint pas plus de succès. Descendue chez le duc de Noirmoutier, son frère, elle y reçut d'abord quelques visites plus officielles qu'affectueuses, et bientôt ces visites mêmes cessèrent, et la fière princesse tomba dans l'isolement le plus complet.

Pour Mme des Ursins, une telle indifférence était un supplice. Ne pouvant se résoudre plus longtemps à un pareil oubli, et ne voulant pas sortir vaincue de la carrière sans encore avoir combattu, elle prit le parti de se retirer jusqu'à nouvel ordre dans un château magnifique qu'elle possédait en Touraine. Ce château, dont il ne reste plus aujourd'hui qu'une pagode, se nommait *Chanteloup*, à cause de sa position au milieu d'une immense forêt. On le citait comme l'un des plus beaux de la France. Il était si somptueusement décoré que l'on eût dit que d'Aubigny, qui venait de le construire, en avait voulu faire une demeure royale. Tout ce que la nature et l'art peuvent offrir de plus merveilleux y était répandu avec profusion. Il avait coûté sept millions, ce qui équivaldrait à dix millions aujourd'hui.

Mme des Ursins y demeura deux ans, qu'elle employa activement à préparer sa réapparition sur la scène. Au bout de ce temps elle quitta Chanteloup et rentra secrètement en Espagne. Sa première pensée avait été de conspirer contre le roi, à qui elle attribuait sa disgrâce ; mais bientôt ayant acquis la preuve que le cardinal Albéroni seul en était l'auteur, elle tourna contre lui toutes ses intrigues. Elle fit serment de renverser l'idole du moment et de

la fouler aux pieds. Rien ne lui coûterait, dût même Philippe V y perdre son trône ; elle en disposerait, pensait-elle en faveur du duc d'Orléans, qui, brouillé également avec elle, lui rendrait alors ses bonnes grâces.

Instruite de ce qui se passait à la cour par la correspondance qu'elle entretenait avec sa pupille, dona Inès, elle avait fait partir devant elle un émissaire sur qui elle pouvait compter. Cet émissaire était un musicien italien, adroit, rusé, homme d'action, nommé Sabbadini. Albéroni l'avait autrefois persécuté, et Sabbadini lui en gardait une mortelle rancune. Il prépara toutes les voies : Les mécontents ne manquaient pas. Albéroni, par sa morgue et son insolence, semblait prendre plaisir à en augmenter chaque jour le nombre.

Quand Mme des Ursins arriva à Madrid, elle trouva donc le complot parfaitement préparé, au moins en théorie. Les plus hauts dignitaires du royaume en faisaient partie. Un ministre lui-même, le ministre des finances, Orry, Français d'origine, avait consenti à y coopérer, ainsi qu'un cardinal. En effet, la vindicative princesse ne voulait pas seulement renverser Albéroni : elle voulait encore pourvoir à son remplacement. Or, elle avait dans cette intention jeté les yeux sur le cardinal Porto-Carrero.

Don Louis Fernandez Bocanegra, cardinal de Clément IX et archevêque de Tolède, était, dit Saint-Simon, un vieillard d'une figure imposante, honnête, poli, franc, libre, d'une capacité médiocre, facile à conduire, et par-dessus tout ennemi déclaré d'Albéroni. C'était bien là l'homme qui convenait à l'ex-favorité. Elle n'eut pas de peine à le pénétrer de ses desseins et à les lui faire agréer. Son but en le poussant à la place du premier ministre était de rentrer avec lui au pouvoir et de redevenir, comme autrefois, toute-puissante sous le nom de cet autre cardinal.

L'un des principaux chefs du complot, le duc d'Escalona, vieillard de soixante-douze ans, grand, maigre, fier, aux yeux caves, au regard dur, au front chauve, au ton bref et tranchant, avait ouvert sa maison aux mécontents. C'était chez lui qu'ils se rassemblaient. Ce fut donc chez lui que descendit Mme des Ursins. A peine arrivée, elle fit savoir par le duc à sa pupille dona Inès qu'elle désirait l'entretenir. Dona Inès accourut. La vieille prin-

cesse qui la savait comme elle femme de résolution et discrète, lui fit part de ses projets. Elle termina en lui annonçant qu'elle avait disposé de sa main en faveur du marquis de Los Herreros. Le marquis était vieux, laid et sans fortune ; mais il était premier chambellan, il avait l'oreille de Philippe V ; on avait besoin de lui. Dona Inès, qu'il avait remarquée pour sa beauté, sa jeunesse et pour sa fortune, lui fut promise comme récompense de sa coopération. Nous avons vu comment dona Inès accueillit cette proposition, dans le seul but de gagner du temps, et comment, à la suite de son entrevue avec Feliciano, elle avait résolu de s'y soustraire.

Sur ces entrefaites, le jour où devait éclater le complot était enfin venu.

Tous les membres de l'association se trouvaient rassemblés à l'heure convenue chez le duc d'Escalona. Parmi eux on remarquait, à leur air grave et préoccupé, le comte de Palma, neveu de Porto-Carrero ; le duc de Rio-Secco, ancien gouverneur de Milan ; don Frédéric de Tolède, parent fort proche de dona Inès ; don Antonio Ubilla, secrétaire des dépêches universelles ; don Bénavidès de Saint-Estavan, vice-roi de Sardaigne et de Sicile ; et enfin le vieux marquis de Los Herreros et Mme des Ursins. Tous ces seigneurs, à l'exception du marquis et de la princesse, s'étaient vêtus très simplement, afin que leur venue chez le duc d'Escalona fût remarquée le moins possible. On les eût pris, à voir leurs pourpoints sans broderies et leurs rapières à poignées d'acier, pour de simples bourgeois. Mme des Ursins, la physionomie radieuse, avait eu recours à tout ce que la coquetterie la plus raffinée peut encore donner de séductions à une femme de son âge. Elle portait une robe de gros de Tours vert tendre avec des manches plates, des broderies de perles des garnitures de dentelles. Chaussée par Lacove et coiffée par une élève de Vauthier, deux artistes à la mode alors, chacun dans son genre, elle jouait coquettement avec un éventail aussi riche que celui dont le duc d'Orléans avait fait présent à la reine. Grâce au prestige de sa toilette et à l'habileté avec laquelle elle en savait faire valoir les somptueux détails, cette femme de soixante-quinze ans en escamotait au moins vingt au plus méticuleux observateur.

Quant au marquis de Los Herreros, c'était le

portrait vivant du Don Quichotte de Cervantès : un grand nez, des cheveux gris et rares, trois ou quatre poils fauves en guise de barbe au menton, les bras longs, les jambes idemesurées, le torse court. Du reste, il n'y avait pas un hidalgo qui fût plus fier, plus impérieux, plus susceptible, plus entêté et par-dessus tout plus fourbe et plus vaniteux. Chevalier de la Clé-d'Or et chambellan de Philippe V, il n'eût, pour rien au monde, quitté un seul instant son brillant costume, les manchettes au poing, les crevés aux jambes et aux bras, et à l'exemple du marquis de Brancas, la brette en verrou. Le duc d'Escalona, pour recevoir ses nobles complices, avait fait disposer l'une des plus grandes pièces du vaste palais qu'il possédait dans la belle rue d'Alcala. Des mesures prudentes avaient été prises. Tous les murs étaient tendus d'épaisses tapisseries, et les fenêtres voilées de triples rideaux. Le jeu auquel on allait se livrer était périlleux. Un mot d'ordre donné par la princesse devait seul donner l'entrée au palais.

Or, il arriva en cette circonstance ce qui arrive presque toujours quand il s'agit de menées qui n'ont pas un caractère bien défini. N'ayant pu jusque-là, dans l'intérêt même de leur cause, se voir que séparément, tous les chefs à qui leurs positions offraient des armes contre Albéroni avaient promis de mettre tout en œuvre pour le but commun, et le jour venu, aucun d'eux n'apportait le moindre renfort. Chacun d'eux avait compté sur les autres et était resté aussi inactif que si le complot eût dû s'exécuter tout seul. Mme des Ursins fut cruellement déçue, elle qui, sur la foi de ses imprudents amis, était accourue, pour ainsi dire la mèche à la main, croyant qu'il ne s'agissait que de mettre le feu aux poudres pour que la mine si laborieusement creusée par ses soins éclatât. Cependant elle ne perdit pas courage. Son énergie naturelle grandissait en présence des difficultés mêmes. Plusieurs des conjurés, croyant le complot avorté et ne voyant plus que le danger qu'ils allaient courir en s'exposant à lutter contre Albéroni, parlaient déjà de se retirer. D'autres ne disaient mot, mais partageaient cet avis. Mme des Ursins reconnut qu'elle était menacée d'une défection générale. Il fallait la prévenir à tout prix. Les moments étaient précieux. L'occasion manquée ne se retrouverait probablement pas, et celui dont le nom seul

exaltait sa haine triompherait pour toujours. Mais quel moyen employer pour combattre la peur qui commençait à gagner de proche en proche ? Déjà le tumulte régnait dans la salle. Tous les assistants voulaient parler à la fois, et aucun d'eux ne parvenait à se faire écouter.

Un incident imprévu vint heureusement à son secours.

Au moment où la partie semblait tout à fait perdue, la tapisserie qui recouvrait la muraille s'agit, s'écarte et livre passage à la jeune et jolie pupille de la princesse. C'était, si l'on s'en souvient, le lendemain même de son entrevue avec Feliciano. A l'aspect d'Inès, le bruit cesse comme par enchantement. Plusieurs seigneurs, se croyant découverts, crient à la trahison et veulent fuir. Dona Inès les retient du geste, puis, s'avancant au milieu d'eux, elle leur dit d'une voix ferme et douce :

— Ne craignez rien, messeigneurs, je ne viens point vers vous dans des intentions hostiles ; j'y viens au contraire pour vous offrir le moyen que vous cherchez en vain, de renverser votre ennemi, qui est aussi le mien, puisqu'il est celui de ma noble tutrice.

Il est impossible de rendre l'effet que ces paroles produisirent sur l'assemblée. Mme. des Ursins, surprise, émue, courut vers sa pupille, près de laquelle se trouvait déjà l'amoureux marquis, dont elle recevait froidement les félicitations. Les autres conjurés, avant de se prononcer, demandèrent qu'elle fit connaître sans plus tarder quel était ce moyen infallible.

— J'y consens, dit résolument dona Inès, mais à trois conditions.

— Lesquelles ? parlez !

Elle parut hésiter, ne se dissimulant pas la gravité de ce qu'elle allait dire.

— Eh bien ! reprit la princesse, qu'attendez-vous, chère enfant ?

— C'est que... je ne sais si devant tout le monde...

— Vous pouvez parler sans crainte. Il n'est ici personne qui ne soit digne d'entendre ce que vous avez à nous communiquer.

— Vous m'y autorisez, madame ?

— Je vous en prie.

(La fin au prochain Numéro.)

SOUVENIRS DE VIENNE
1814.

Un dernier rendez-vous.—Les suites du jeu.

Après une soirée passée au théâtre de la porte de Carinthie, je revenais chez moi par les remparts, certain de ne rencontrer personne ; car ce soir-là, par extraordinaire, malgré l'affluence des étrangers et la multitude des fêtes, tout était calme à Vienne, bien avant minuit. La nuit était magnifique. Dans l'enfoncement d'un bastion, qui se projette sur les fossés, j'aperçois une longue figure qu'enveloppait un manteau blanc, et qu'on aurait aisément prise pour le spectre d'Hamlet. La curiosité me gagne, je m'approche : quelle est ma surprise ! je reconnais le prince de Ligne.

— Eh ! mon Dieu, mon prince, lui dis-je, que faites-vous donc ici à cette heure indue et par ce froid piquant ?

— En amour, voyez-vous, il n'y a que le commencement qui soit charmant. Aussi je trouve toujours du plaisir à recommencer ; mais à votre âge je faisais attendre : au mien on me fait attendre, et qui pis est, on ne vient pas.

— Vous êtes à un rendez-vous, mon prince ?

— Oui ; mais vous le voyez, j'y suis seul. Cependant on pardonne bien à un bossu l'exubérance de son dos, pourquoi n'excuserait-on pas celle de mon âge ?

Ah ! s'il est vrai que nul bonheur ne peut exister chez les femmes que par le reflet de la gloire d'un autre, quelle est celle qui ne serait fière de vous devoir le sien ?

— Non, non, tout fuit dans le vieil âge : tout fuit jusqu'à l'illusion !

Ah ! la nature aurait été plus sage de la garder pour l'arrière-saison.

— Mon prince, je ne vous dérangerai pas davantage.

— Et moi, répondit-il, je n'attendrai pas plus long-temps : donnez-moi votre bras et venez me reconduire.

Nous primes doucement le chemin de la maison : pendant le trajet, sa conversation se ressentit de ce léger échec à son amour-propre ;

ses paroles avaient une teinte de mélancolie que je ne lui avais pas encore connue.

— Je serais tenté de croire, me disait-il, que dans la vie la réflexion n'arrive que comme un dernier malheur. Jusqu'à présent je n'ai pas été de ceux qui pensent que vieillir est déjà un mérite. A l'aurore de la vie, le rêve de l'amour balance ses illusions sur notre printemps. On porte à ses lèvres la coupe du plaisir, on croit à son éternelle durée ; mais l'âge arrive, dès lors tout se désenchanter et se flétrit. C'est une idée à laquelle il me faut m'habituer.

— Mais, mon prince, vous attachez trop d'importance à une contrariété : il faut la mettre sur le compte des exigences de la société.

— Non, non, je ne me fais pas illusion : tout m'avertit des années qui s'accablent derrière moi. On ne me croit plus bon à rien. Jadis à Versailles, à Pétersbourg, on me consultait sur tout, sur les bals, sur les spectacles, les fêtes, maintenant on se passe de mon avis. Vous me direz que nul n'est prophète ; je n'ajoute pas le reste. Ce qui nuit à mes prophéties, c'est l'âge du prophète. Mais enfin quel est donc aujourd'hui le mérite de la jeunesse, pour que le monde lui prodigue ainsi toutes ses faveurs ? Jamais jusqu'à présent l'envie n'avait approché de mon cœur...

— Je le crois, mon prince. Qui donc possède comme vous l'art de plaire, uni aux avantages de l'expérience et de la raison ?

— Il ne faut pas tant avoir raison pour plaire. Alors il revint sur sa vie passée, par ce sentiment de plaisir mélancolique que nous trouvons à retourner vers notre passé, alors même qu'il est entouré d'épines. A plus forte raison, combien devait-il se plaire dans cette sorte d'évocation de sa vie, lut qui ne l'avait jamais vue que parée de gloire et de plaisir.

— J'ai été passionné pour l'art de la guerre, ajouta-t-il, et je puis dire que depuis le jour que j'entrai dans le régiment des dragons de Ligne, j'ai gagné tous mes grades à la pointe de mon épée. J'ai fait de cette science l'occupation de toute ma vie. Mes travaux m'ont valu quelques nobles amitiés. Soldat ou général, j'ai fait mon devoir.

— L'histoire, mon prince, n'oubliera ni la bataille de Maxen, ni la prise de Belgrade, ni la part glorieuse que vous y avez prise, ni votre brillante réception à Versailles, quand Marie-Thé-

rese vous y envoya pour en porter la nouvelle.

— Oh ! oui ! voilà des souvenirs qu'on ne peut m'enlever et dans lesquels je veux vivre exclusivement. Quand le corps menace ruine, la mémoire seule soutient l'édifice, et vient vous avertir que vous existez encore... Jusqu'au dernier moment je serai fier, comme compensation aux vicissitudes avec des hommes sur qui les yeux du monde ont été long-temps fixés. Je l'avoue, j'ai toujours aimé la gloire : l'indifférence pour elle ne peut être que jouée. Eh bien ! tous les jours je reconnais le vide de ce qu'on est convenu d'appeler la célébrité.

— Comment, mon prince, est-ce vous qui parlez ainsi, vous qui êtes ici l'objet des hommages et de l'admiration universelle ?

— Mon enfant, quel est ce vain bruit de renommée pour lequel l'homme se passionne ? Demain peut-être il se confondra avec le bruit de l'airain annonçant qu'il n'est plus.

Enfin il se mit à me parler des deux moments qu'il avait dus à l'amour.

— Et moi aussi j'ai passé par cette époque délicieuse de la vie où la jeunesse s'enivre de toutes sortes de promesses flatteuses que l'âge mûr tient si rarement, et sur lesquelles vient souffler la vieillesse. Les jours ont alors la rapidité des instants, et les instants la valeur des siècles. Heureux celui qui sait les mettre à profit ! Après tout, l'homme arrive à la tombe comme le distrait à la porte de sa maison. Me voici à la porte de la mienne. Bonsoir, mon enfant ; vous qui commencez votre carrière, employez encore mieux vos moments : les plus tristes sont comptés par le soir comme les plus heureux.

Et je quittai cet excellent prince, cet homme extraordinaire, qui n'avait peut-être d'autre faiblesse que de ne pas assujettir ses goûts à son âge, et de vouloir lutter contre cet athlète invincible que nul n'avait encore vaincu. Hélas ! il croyait à la fable d'Anacréon, dont les amours couronnaient de roses les cheveux blanchis par quatre-vingts hivers.

Ce rendez-vous d'amour du prince de Ligne devait être le dernier. Quand il parlait ainsi de sa tombe où l'homme arrive sans y songer, il était bien loin de croire qu'il eût déjà un pied dans la sienne. Depuis j'ai souvent réfléchi à cette tristesse dont toutes ses paroles portaient alors la teinte. J'ai cru y voir une sorte d'avertissement prophétique ; mais le prince de

Ligne ne s'était jamais arrêté à l'idée de la mort. Non pas qu'il en eût peur : à aucun âge la peur n'approcha de lui. Seulement, si parfois il parlait de la vieillesse avec une sorte de mélancolie, c'est qu'il appréhendait de ne pas plaire au monde nouveau qui l'entourait, comme il avait plu jadis aux amis de sa jeunesse.

Je continuai solitairement ma promenade nocturne, et me trouvai à la porte de l'hôtel de l'Empereur romain comme le comte Z... y rentrait. Pour dissiper un peu les idées sombres que la tristesse du prince avait reflétées sur moi, j'acceptai l'offre qu'il me fit de venir prendre un verre de punch avec lui, et je le suivis dans son appartement.

Z..., fils d'un ministre favori de Catherine II, avait récemment perdu son père, qui lui avait laissé une fortune considérable, évaluée à plus de trente mille paysans. Je l'avais beaucoup vu à Pétersbourg, où sa naissance, une grande douceur de caractère, et ses connaissances étendues le faisaient rechercher dans les cercles les plus distingués de la capitale. Nommé depuis peu gentilhomme de la chambre, il se proposait de perfectionner son éducation par des voyages : il les commençait à Vienne. C'était débiter par une préface bien intéressante dans le livre du monde qu'il voulait, prétendait-il, lire page à page.

Je viens de passer la soirée chez mon cousin Razumowsky ; son palais est encore encombré de meubles, de draperies, de fleurs, reste de l'éblouissante fête d'hier. En vérité, les ruines d'un bal, sont aussi instructives à contempler que les ruines des monuments et des empires.

Je lui parlai à mon tour de la rencontre que je venais de faire, et le punch dissipant peu à peu la mélancolie qui m'avait gagné, nous nous mîmes, dans notre égoïsme de jeunes gens, à railler quelque peu les vieillards qui ont la prétention de marier les glaces de l'âge et les feux de l'amour.

J'attendais, le lendemain, l'envoi de deux chevaux hongrois qu'on m'avait assuré être les meilleurs trotteurs de Vienne. Désirant les acheter, je demandai à Z..., s'il pouvait venir le lendemain matin, au Prater, pour les essayer avec moi. Il me le promit. Tout en jasant de chevaux trotteurs, dont aucun en Europe, je pense, n'égale ceux que l'on attèle aux traîneaux de Moscou, pour les courses d'hiver sur

la Moskowa, il se mit au lit ; car il me dit être bien fatigué des mazurkas que la veille il avait dû apprendre à quelques dames allemandes, qui substituaient avec assez de difficulté, à la raideur du menuet germanique, l'élasticité gracieuse de cette danse polonaise.

— Bonsoir donc, mon cher comte, je vais vous laisser reposer, éteindre les lumières, et remettre cette bougie à votre valet de chambre. Dormez bien ; mais demain, à dix heures, soyez prêt.

A dix heures, le lendemain, les chevaux que j'attendais étaient attelés à mon carrick. J'étais à midi à la porte de Z... ; mais lorsque je me présentai pour entrer :

— Le comte dort, me dit son domestique.

— Comment ! il dort à midi, quand il s'est couché avant minuit ? Oh ! je vais le gronder de sa paresse.

J'entre aussitôt dans sa chambre ; les rideaux étaient encore fermés.

— Allons, allons, dis-je, paresseux, ma voiture vous attend : êtes-vous malade ?

Il s'éveille, se met sur son séant ; et portant la main à ses yeux comme pour essuyer des larmes.

— Ah ! mon père, dit-il ; hélas ! pourquoi ai-je perdu mon père ?

— Eh ! mon cher comte, quel cauchemar avez-vous donc eu ? Qu'a de commun maintenant la mémoire de votre père avec les chevaux que nous allons essayer ?

— Hélas ! me dit-il, mon ami, ce n'est point un rêve, mais une affreuse réalité : j'ai perdu deux millions cette nuit.

— Etes-vous fou, Z... ; vous voilà dans le lit où je vous ai laissé hier ; j'ai éteint les lumières en vous quittant. Etes-vous somnambule, ou dormez-vous encore ?

— Non, mon ami ; mais je me réveille d'un sommeil que j'eusse voulu être mon dernier. S... et le comte B... sont entrés dans cette chambre quand vous en sortiez ; ils ont rallumé les bougies que vous aviez éteintes ; nous avons joué toute la nuit, et j'ai perdu deux millions de roubles, pour lesquels ils ont mes billets. Voyez plutôt.

Je vais à la fenêtre, j'en tire les rideaux, la chambre était jonchée de cartes que l'on s'était procurées dans l'hôtel, et la ruine de ce malheureux jeune homme avait été consommée avant qu'il fût grand jour.

— Alors ce jeu ne peut être qu'une plaisanterie de leur part, mon cher comte ; rassurez-vous ; il n'est pas possible qu'ils persistent dans le dessein de dépouiller ainsi leur ami ; ils sont tous deux les miens, mais je cesserais de les compter pour tels, s'ils balançaient un moment à anéantir jusqu'au souvenir d'une si honteuse nuit.

Je le quittai à ces mots pour me rendre chez S... ; j'employai tout ce que mon raisonnement put me suggérer de plus persuasif pour l'engager à se désister de ses injustes prétentions ; je lui fis concevoir les conséquences fâcheuses qui pouvaient en résulter pour lui, si un pareil trait venait à être connu de l'empereur ; je ne lui dissimulai pas combien il était à craindre que dans l'antipathie qu'Alexandre avait pour le jeu, il ne désirât en faire un exemple qui en prévint à l'avenir les effets, et ne le choisit justement, lui, S..., pour qu'il parût plus frappant ; mais tout ce que je tentai pour le ramener à la raison et à des sentiments d'équité fut infructueux : il tournait en dérision ce qu'il appelait mou pathos sentimental, et finit par me proposer de me gagner mon carrick et mes chevaux, pour que j'eusse, ajouta-t-il, à prêcher pour mon propre compte. Je le quittai indigné.

De chez le militaire, je me rendis chez le diplomate que je trouvai beaucoup plus froid ; il me fit de longues phrases pour me prouver que rien n'était plus loyal ni plus honorable que de réveiller à minuit un jeune homme de vingt-un ans, pour lui gagner sa fortune en quelques heures.

— Est-ce donc la peine de faire tout ce bruit pour la perte de quelques boumaskis (1) ; ajouta-t-il, quand nous voyons ici tant de réclamations pour des trônes qu'une partie perdue vient de leur enlever ! Ils en appellent aussi ; mais pensez-vous qu'on les écoute ? Vous avez bien vu un monsieur qui sortait de chez moi comme vous y entriez. Eh bien ! c'est le marquis de Brignole ; celui-là est venu ici réclamer l'indépendance de Gènes. Ambassadeur de cette république expirante, voici la protestation énergique qu'il a adressée au congrès : lisez-la. Malgré sa logique, M. de Metternich l'a éconduit. On donne Gènes au Piémont, qui la gagne et la garde ; Venise disparaît malgré son antique sagesse. Est-ce l'Adriatique qui l'engloutit ?

(1) C'est le nom russe des papiers-monnaie.

Non, c'est l'Autriche qui la gagne et la garde. La Prusse gagne la Saxe ; la Norvège, la Suède ; la Russie, la Pologne. L'Europe entière est ici autour d'un tapis vert : on y joue des Etats ; un coup de dés diplomatique y apporte cent mille ; un million de têtes (2). Pourquoi n'y gagnerais-je pas quelques chiffons de papier quand le sort me favorise ?

— Mais à votre ami, monsieur le comte !

— Ah ! vous croyez peut-être qu'en fait de trônes même, on regarde à la parenté ? Allez, allez, Figaro a résolu depuis long-temps le problème : « Ce qui est bon à prendre est bon à garder. »

Pouvait-on répondre à de semblables maximes autrement que par le mépris ! Je le quittai et allai retrouver Z... pour lui faire part du peu de succès de mes tentatives.

— J'en étais certain, me dit-il. Ah ! la morsure d'un serpent est moins cruelle que l'ingratitude d'un ami. Il n'y a qu'un moyen avec de telles gens, et je l'emploierai.

Il avait repris tout son sang froid, s'habilla et sortit pour se rendre chez le grand chambellan Nariskin, dont il dépendait par sa charge de cour, et qu'il voulait sans doute prévenir de son désastre et de la justice qu'il comptait se faire rendre. Il m'empêcha de le suivre, et j'allai essayer seul mes chevaux, dont j'eusse désiré que la rapidité me fit échapper au souvenir pénible de ces douze dernières heures.

De pareils épisodes n'étaient pas rares en Russie et en Pologne ; la fatale passion du jeu y était poussée à l'extrême : elle était devenue une frénésie, un délire, et ne justifiait que trop cette sentence de madame Deshoulières :

On commence par être dupé,

On finit par être fripon.

Tous les jours dans la société on en rencontrait des victimes qui prouvaient que dans peu d'heures des fortunes entières pouvaient changer de maître.

Je me rappelle qu'après la mort du comte Potocki, à Toulchum, ses enfants du premier lit furent mis en possession de son immense fortune. Deux d'entre eux, élevés à l'université de Leipsick, ne recevaient du vivant de leur

(2) Ce mot de têtes fut consacré dans toutes les stipulations d'échanges, de morcellement de territoire ou de démembrement de royaume.

père que quelques ducats par semaine pour leurs menus-plaisirs. Maîtres de cet héritage, ils donnèrent à l'instant tête baissée dans tous les excès du jeu. Leur frère aîné, le comte Shesney, perdit en trois ans trente millions de florins, en jouant au pharaon contre ses intendants. Bien peu de temps après, son ami, M. de Fontenay, qui ne l'avait pas quitté, dut emprunter cent louis pour le faire enterrer à Aix-la-Chapelle, où il mourut.

Quelquefois aussi les chances de ce jeu effréné présentaient les plus étonnantes révolutions. En voici une preuve : Le prince G..., un des plus riches seigneurs de la Russie, était engagé dans une partie où il perdait : terres, domaines, paysans, rentes, palais, meubles, bijoux, tout était englouti ; il ne lui restait plus que sa voiture qui l'attendait à la porte. Il la joua ; en quelques coups la voiture est perdue.

—Mes chevaux ! s'écria-t-il.

Une minute après, les chevaux avaient rejoint la voiture.

—Je n'ai pas joué les harnais, mes harnais plaqués en argent, arrivés hier de Pétersbourg.

On joue donc les harnais ; mais à ce moment la chance tourne complètement, et devient aussi favorable au prince qu'elle lui avait été fatale. En peu d'heures il regagne non seulement les chevaux, la voiture, les bijoux, mais encore tout le surplus qu'il avait perdu si rapidement ; et cela grâce au harnais, qui semblait pour lui être attaché au char de la fortune. Comment l'homme n'est-il pas brisé par le choc d'aussi terribles émotions ! G... ne fut pas ingrat envers l'instrument de son bonheur. A Moscou, dans son salon, j'ai vu accroché à l'endroit le plus apparent et protégé par une glace le bienheureux harnais, comme une précieuse relique, comme un témoignage de la plus étrange vicissitude du jeu.

Pendant mon séjour en Russie, ce même prince G... avait été victime d'une adroite escroquerie dont il ne sut pas se tirer aussi heureusement. Il était grand amateur de diamants et de pierres précieuses, et avait la prétention de s'y connaître. Un jour, dans les salons de jeu du club anglais à Moscou, il avisa un Italien au doigt duquel étincelait une bague ornée d'un diamant de la plus belle eau, et d'une grosseur rare. Le prince s'approche du porteur

de ce bijou, et demande la permission de l'examiner.

—Et vous aussi, mon prince, reprend l'Italien, vous y êtes pris ? ce qui vous paraît un diamant n'est qu'un strass, il est vrai, de toute beauté.

—Non, jamais strass ne jeta de feux semblables : confiez-le moi donc pour quelques heures. Je désirerais le montrer au joaillier de l'empereur, et lui prouver à quel degré de perfection l'imitation est parvenue.

L'Italien ne fait aucune difficulté de confier sa bague au prince.

Celui-ci court aussitôt chez le joaillier, et lui demande quelle peut être la valeur de ce beau solitaire. Le marchand regarde, pèse, examine, et répond qu'il a rarement vu un diamant aussi parfait.

—Mais c'est un strass ! s'écrie le prince tout joyeux.

De nouveau le joaillier examine, retourne la pierre en tous sens, la pèse encore, et affirme que c'est bien un diamant, un magnifique diamant qui, dans le commerce, vaudrait au moins cent mille roubles, et quant à lui, si on voulait s'en défaire, il le paierait de suite quatre-vingt mille. G... se fait répéter plusieurs fois l'assurance qui vient de lui être donnée, et retourne au salon de jeu. L'Italien, tranquillement assis devant un tapis vert, faisait une partie de piquet. Le prince lui remet sa bague et le prie de la lui vendre. Notre joueur répond qu'il n'a nullement besoin d'argent, et que dans tous les cas sa bague n'a aucune valeur. G... insiste : l'Italien refuse. Il ne tient, dit-il, à ce bijou que par souvenir ; il l'a reçu de sa mère ; il a promis de ne jamais s'en séparer. Alléché par l'espoir d'un grand bénéfice, le prince lui offre dix mille, puis vingt mille roubles, enfin trente mille. L'Italien est inexorable, tout en répétant que la pierre de sa bague n'est qu'un strass. Piqué au jeu, le Russe insiste de plus belle et va jusqu'à offrir cinquante mille roubles à l'obstiné propriétaire.

—Vous l'exigez, mon prince, lui dit enfin celui-ci ; et vous tous, Messieurs, en s'adressant aux joueurs, vous m'êtes témoins que c'est le prince qui me force de lui vendre, pour cinquante mille roubles, une bague de strass.

—Donnez, donnez, dit G... impatient, je sais à quoi m'en tenir.

L'Italien retire sa bague de son doigt et la remet au prince qui, tout enchanté de son marché, lui donne en échange un bon de cinquante mille roubles sur son intendant. Une heure après la somme était comptée.

Le lendemain matin G... se rend de nouveau chez le joaillier de l'empereur et lui annonce qu'il vient lui vendre le diamant de la veille.

—Mais cette pierre n'est qu'un strass, répond le marchand : un fort beau, ma foi ! c'est étonnant comme il ressemble au solitaire que vous m'avez montré hier : même forme, même taille. Un autre que vous, mon prince, y eût été trompé.

G... consterné, reconnaît bientôt lui-même la terrible vérité ; il avait été dupe d'un adroit fripon. Au moment du marché, l'Italien, par un tour habile de prestidigitation, avait substitué au diamant véritable une pierre fausse qui l'imitait à s'y méprendre. On le chercha dans toute la ville de Moscou ; mais bientôt on apprit qu'il avait pris la poste quelques heures après avoir touché le bon de cinquante mille roubles. Quant au prince, outre le regret de perdre une somme aussi forte, il eut encore celui de n'être plaint de personne. Il avait voulu tromper un trompeur.

L'aventure de Z... fit grand bruit à Vienne ; l'énormité de la somme perdue, le lieu, le temps semblaient un raffinement de combinaisons qu'on ne pouvait concilier avec l'âge des parties, puisque le plus vieux n'avait que vingt-trois ans. La suite ne confirma que trop ce que j'avais prédit à S... Alexandre avait l'aversion la plus prononcée contre le jeu et les joueurs : dès ce moment il lui retira ses bontés, et huit mois après, à Paris, dans le cabinet même de l'empereur, à l'Elysée Bourbon, S... me disait qu'il donnerait volontiers la moitié de sa fortune pour que cette affaire ne fût jamais arrivée, ou pour m'avoir écouté quand je lui conseillais de l'assoupir.

Z... et le comte B... se battirent à l'épée ; Z... blessa son adversaire, et on transigea pour une somme modique. Mais l'empereur Alexandre en conserva un tel ressentiment que, quelques années après, le jeune comte lui ayant écrit pour lui demander d'être attaché à la légation de Florence, il lui fit répondre en le refusant :

“ En faveur des services rendus à notre auguste mère par le comte Z... votre père, j'excuse l'inconvenante présomption de votre demande. ”

Comte DE LA GARDE.

(Globe.)

KICK ET KOCK.

Paul de Kick et Paul de Kock, voilà deux noms bien dangereux dans la littérature ; lequel est Kick, lequel est Kock ? Que de confusions vont résulter de cette similitude plus désastreuse qu'une homonymie. Si j'étais Kick je voudrais devenir Kock, et si j'étais Kock, peut-être ne tiendrais-je pas du tout à passer pour Kick. Car enfin, jusqu'ici, Kock est beaucoup plus connu que Kick.

Pourquoi Paul de Kick n'a-t-il pas prévu, en se lançant pour la première fois dans la république des lettres, qu'il trouverait une concurrence toute faite dans Paul de Kock. C'était le cas ou jamais de prendre un pseudonyme. Si j'avais eu le malheur de m'appeler Kick, et de publier les *Mémoires d'un Sous-Lieutenant*, je me serais empressé de chercher un autre nom dans le calendrier. J'aurais signé mes ouvrages Champlatrus le Lycanvert, ou tout autre désignation du même genre. Kick ne sera jamais un nom littéraire tant que Kock vivra. Et Kock menace de vivre encore fort long-temps.

Paul de Kick a probablement un talent qui ne ressemble nullement à celui de Paul de Kock. L'un est élégiaque, rêveur, passionné, tandis que l'autre est tout simplement Paul de Kock. L'auteur des *Mémoires d'un Sous-Lieutenant* est homme du monde ; il doit aimer à lire des vers aux marquises et à écrire des lettres aux vicomtes. Il entre dans un salon, on l'annonce, et tout le monde vient le féliciter sur le succès de *Mon Voisin Galuchard*, son dernier roman. D'un autre côté, M. Paul de Kock se présente dans un foyer de théâtre ; ses amis l'entourent, on lui serre la main de tous côtés : Diable, mon cher, nous ne t'aurions jamais cru aussi poète que cela ; ton dernier recueil, *Etamines du cœur*, est un beau travail ; d'honneur, c'est ravissant !

Vous figurez-vous l'embarras de Kick, obligé de dire qu'il n'est pas Kock, et de Kock, forcé de déclarer qu'on le prend pour Kick ?

Parlez-nous donc un peu de vos héroïnes, M. Kick; récitez-nous un de vos derniers madrigaux, M. Kock? Ce farceur de Kick, il a donc fait jouer un vaudeville aux Folies-Dramatiques? Ce cher Kock s'est donc décidé à concourir pour l'églantine des jeux floraux? La vie de ces deux hommes va devenir un quiproquo perpétuel.

Si j'étais Kick, il faudrait que Kock mourût; si j'étais Kock, j'attenterais aux jours de Kick, mais avant je l'attaquerais en contrefaçon; je me ferais allouer des dommages-intérêts pour avoir copié mon enseigne, pour avoir cherché à nuire à mon commerce. Il est évident que Kick a voulu imiter Kock.

Paul de Kick et Paul de Kock ne peuvent faire de la littérature à la même époque; l'un d'eux doit disparaître. Aimez-vous mieux que ce soit Kick, ou préférez-vous que ce soit Kock?—(L'Entr'acte.)

QUEBEC, 15 AOÛT, 1844.

Nous annonçons avec plaisir que Mr. C. Sauvageau doit donner, dans peu de jours, un concert vocal et instrumental qui sera suivi de la représentation du joli drame intitulé :

LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

par une société d'amateurs. Nous avons assisté hier à un exercice préparatoire, et nous pouvons prédire que cette soirée musicale sera une fête des plus agréables. Nous espérons que les dilettanti de cette ville s'empresseront d'y assister, et que leur nombreux concours témoignera de la popularité dont jouit, à si juste titre, notre musicien national, Mr. Sauvageau.

La partie musicale de notre feuille ne paraîtra que Jeudi prochain, en huit pages.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires. Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Ursulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

M. M.	G. N. Gosselin,	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
	J. Bte. Saint-Denis,	Saint-Hyacinthe.
	Louis Berlinguet,	Boucherville.
	H. Garneau,	Rivière du Loup (en haut).
	Antoine Bureau,	Trois-Rivières.
	Louis Balté,	Deschambault.
	Wolfred Launière,	Saint-Michel.
	George Tanguay,	Saint-Gervais.
	George Couillard, E. D.	Saint-Thomas.
	T. Chapais, N. P.	Rivière-Ouelle.
	Horace Pinet, N. P.	Kamouraska.
	Cléophe Cimon, N. P.	Malbaie.
	Arthur Chamberland, N. P.	Rivière du Loup (en bas).
	J. B. Beaulieu, N. P.	Kakouna.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.

054

M 543

REVUE MUSICALE

DE

Canadienne

MENESTREL

PARTIE MUSICALE.



Vol. I.]

[Nos. 9, 10 ET 11.]

GALLOPÉ DU MENESTREL.

PAR C. SAUVAGEAU.

GALLOPADE DU MENESTREL.

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains a melodic line with eighth and sixteenth notes, including some beamed sixteenth notes. The lower staff is in bass clef and contains a bass line with chords and single notes. The system concludes with a double bar line.

The second system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and continues the melodic line. The lower staff is in bass clef and continues the bass line. The system concludes with a double bar line.

The third system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and features a key signature change to one flat (B-flat). The lower staff is in bass clef and continues the bass line. The system concludes with a double bar line.

The fourth system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and continues the melodic line in the one-flat key signature. The lower staff is in bass clef and continues the bass line. The system concludes with a double bar line.

GALLOPADE DU MENESTREL.

The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains a melodic line with eighth and sixteenth notes, including a sharp sign. The lower staff is in bass clef and contains a series of chords, primarily triads and dyads, corresponding to the notes in the upper staff.

The second system of music also consists of two staves. The upper staff continues the melodic line from the first system, ending with a double bar line. The lower staff continues the chordal accompaniment, also ending with a double bar line.

CHORDS ONLY

The third system of music is very faded and appears to be a continuation of the previous system. It shows a treble clef staff and a bass clef staff with some faint notes and chords.

CHORDS

The fourth system of music is also very faded, showing a treble clef staff and a bass clef staff with faint musical notation.

LE CHANT DE L'ABELLE.

Musique de G. DONIZETTI.

Molto Grazioso.

PIANO.

The first system of the musical score consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a 3/8 time signature. It contains a melodic line with eighth and sixteenth notes, including a trill. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature, featuring a piano accompaniment with chords and sixteenth-note patterns.

The second system of the musical score continues the piece. The upper staff in treble clef shows a melodic line with a trill (tr) and a fermata. The lower staff in bass clef provides the piano accompaniment, including a chord with a flat (b) and a fermata.

Sur les fleurs vol-tige une a-

The first system of music consists of three staves. The top staff is a vocal line in G major (one sharp) and 2/4 time, starting with a whole rest followed by a half note G4, quarter note A4, quarter note B4, quarter note C5, quarter note B4, quarter note A4, quarter note G4. The middle staff is a piano accompaniment in G major, starting with a quarter note G4, eighth note A4, eighth note B4, quarter note C5, quarter note B4, quarter note A4, quarter note G4. The bottom staff is a piano accompaniment in G major, starting with a quarter note G4, quarter note A4, quarter note B4, quarter note C5, quarter note B4, quarter note A4, quarter note G4.

bcil le ne sa- chant la- quel- le choi-

The second system of music consists of three staves. The top staff is a vocal line in G major, starting with a quarter note G4, quarter note A4, quarter note B4, quarter note C5, quarter note B4, quarter note A4, quarter note G4. The middle staff is a piano accompaniment in G major, starting with a quarter note G4, eighth note A4, eighth note B4, quarter note C5, quarter note B4, quarter note A4, quarter note G4. The bottom staff is a piano accompaniment in G major, starting with a quarter note G4, quarter note A4, quarter note B4, quarter note C5, quarter note B4, quarter note A4, quarter note G4.

sir; mais l'a- - - - - mour de loin la sur-

The third system of music consists of three staves. The top staff is a vocal line in G major, starting with a quarter note G4, quarter note A4, quarter note B4, quarter note C5, quarter note B4, quarter note A4, quarter note G4. The middle staff is a piano accompaniment in G major, starting with a quarter note G4, eighth note A4, eighth note B4, quarter note C5, quarter note B4, quarter note A4, quarter note G4. The bottom staff is a piano accompaniment in G major, starting with a quarter note G4, quarter note A4, quarter note B4, quarter note C5, quarter note B4, quarter note A4, quarter note G4.

LE CHANT DE L'ABEILLE. II

veille, a- mour, a- mour, viens la sai- sir! viens la sai- sir

This system contains the first musical system. It features a vocal line on a treble clef staff with a key signature of one sharp (F#) and a piano accompaniment on a grand staff (treble and bass clefs). The lyrics are: "veille, a- mour, a- mour, viens la sai- sir! viens la sai- sir".

Agitato

Tout-à- coup gronde u- ne tem- pête

This system is marked "Agitato". It continues the musical score with the same vocal and piano parts. The lyrics are: "Tout-à- coup gronde u- ne tem- pête".

te; l'a- beille au- des- sus du tor- rent, est en-trai- née. a-

This system concludes the musical score. The lyrics are: "te; l'a- beille au- des- sus du tor- rent, est en-trai- née. a-".

mour, a- mour, ar- ré- te! a- mour, soit pru-

This system contains the first three lines of music. The top line is the vocal melody in G major, starting with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The lyrics are: "mour, a- mour, ar- ré- te! a- mour, soit pru-". The middle line is the piano accompaniment in G major, and the bottom line is the bass line in G major. The music features a mix of eighth and sixteenth notes.

dent soit pru- dent Ah! que que que de si- -

This system contains the next three lines of music. The top line is the vocal melody, with lyrics: "dent soit pru- dent Ah! que que que de si- -". The middle line is the piano accompaniment, and the bottom line is the bass line. The music continues with similar rhythmic patterns and includes some slanted lines in the piano part.

Po- ra- ge de cesse HA et que ciel bril- le,

This system contains the final three lines of music on the page. The top line is the vocal melody, with lyrics: "Po- ra- ge de cesse HA et que ciel bril- le,". The middle line is the piano accompaniment, and the bottom line is the bass line. The music concludes with a final cadence.

LE CHANT DE L'ABEILLE.

First system of musical notation. It consists of three staves: a vocal line in treble clef with a key signature of one sharp (F#), a piano accompaniment in treble clef, and a piano accompaniment in bass clef. The lyrics are: "a- mour viens la sai- sir, viens la sai- sir,". The music is in a 2/4 time signature.

Second system of musical notation. It consists of three staves: a vocal line in treble clef with a key signature of one sharp (F#), a piano accompaniment in treble clef, and a piano accompaniment in bass clef. The lyrics are: "a- mour, Ah!". The music continues in the same 2/4 time signature.

Third system of musical notation. It consists of three staves: a vocal line in treble clef with a key signature of one sharp (F#), a piano accompaniment in treble clef, and a piano accompaniment in bass clef. The lyrics are: "viens ah viens la sai- - sir". The system concludes with a double bar line. The music is in a 2/4 time signature.

REVEILLE MOI.

Ma - in - ce - soir Ma - in - ce - soir Ma - in - ce - soir

ROMANCE

PAROLES DE Mr. E. CREVEL DE CHARLEMAGNE,
MUSIQUE DE E. TROUPENAS.

Andante.

CHANT.

De - r - main n'est - ce point une er -

PIANO.

reur? doux re - ve d'une a - me char - mé - e! demain, de -

main con - tre mon cœur - je pres - se - rai ma bien ai -

-mé - - - c! de - - main je re - ce - vrai ta foi, an - ge cc -

les - te que j'a - do - - re, A - mour! de - main a - vant Pau -

REVEILLE MOI!!!

ro- re, ré-veil le moi! ré-veil le moi!

II.

Déjà dans mon sang embrasé
 Quel feu nouveau se précipite ?
 Mon cœur d'ivresse est épuisé ;
 Mais une crainte encor l'agite.
 Amour, si l'objet de ma foi
 En songe trompait mon délire,
 N'attends pas que la nuit expire,
 Réveille moi, Réveille moi.

III.

Où suls-je? au sommeil enchainé,
 Mes sens veulent-ils me séduire ?
 Que vois-je ! o moment fortuné !
 C'est elle a peine je respire,
 C'est elle !.. non, non, plus d'effroi !
 Elle sourit, elle m'appelle,
 Amour ! pour voler auprès d'elle,
 Réveille moi, Réveille moi.

PLAMONDON et Cie., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.